

DOLTO, FREUD : DU COMPLEXE DE CASTRATION À LA CASTRATION SYMBOLIGÈNE

Gérard Guillerault

érés | *Le Coq-héron*

2002/1 - no 168
pages 37 à 46

ISSN 0335-7899

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-le-coq-heron-2002-1-page-37.htm>

Pour citer cet article :

Guillerault Gérard , « Dolto, Freud : du complexe de castration à la castration symboligène » ,
Le Coq-héron, 2002/1 no 168, p. 37-46. DOI : 10.3917/cohe.168.0037

Distribution électronique Cairn.info pour érés.

© érés. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.



Dolto, Freud : du complexe de castration à la castration symboligène

Essayons d'abord de ne pas nous dérober au caractère personnel de la question telle qu'elle nous a été adressée à l'occasion de ce numéro du *Coq-Héron* sur le mode – très direct en effet – d'un : « Et à vous, qu'est-ce qu'elle a transmis, Françoise Dolto ? Qu'est-ce qui, pour vous, est opérant dans ce qu'elle a pu vous apporter ? Etc. »

La question est assez vaste dans son imprécise généralité pour permettre d'envisager que, même à ce niveau personnel, elle puisse se reprendre sur différents registres et donner lieu – si l'on ne craignait de lasser – à de multiples développements. Mais pour ne pas s'attarder avec impudeur à ce niveau subjectif où la question vaut comme interpellation directe ¹, je me permettrai de renvoyer à un entretien déjà ancien dont Ginette Raimbault m'avait fait l'honneur ², dans lequel je me risquai à désigner deux éléments essentiels parmi tout ce que je pensais devoir à Françoise Dolto et qui m'avait conduit à me sentir en cette sorte de sympathie profonde avec elle. Le premier tient au fait qu'en assistant, avec quelques autres, à l'une de ses consultations qu'elle ouvrait alors au « public » de ses collègues (à l'époque – dans les années soixante-dix – c'était au centre Étienne-Marcel), j'ai proprement découvert une modalité de relation directe avec l'enfant ayant quelque chose d'inimaginable, d'inconcevable, manifestant une possibilité de communication parlée avec l'enfant que je ne pouvais alors simplement pas envisager. Autant dire qu'il y eut là le choc d'une révélation qui n'est certes pas resté sans conséquences sur mon devenir professionnel, sinon sur ma vie !...

Le second point qu'il m'est venu de mettre en avant pour caractériser la teneur de mon lien à Françoise Dolto ressortit de ce que j'ai cru découvrir et isoler d'une pareille tendance, partagée avec elle, que l'on pourrait désigner, pour aller vite, comme horreur de l'inceste, soit dit pour stigmatiser ainsi tous les avachissements bien au goût du jour, les amollissements et les amortissements du désir, là où l'on englué notamment les enfants dans telles impasses

1. Surtout sur le mode qui nous est si souvent infligé d'un complaisant « Dolto et moi... » ou, pire, se rengorgeant d'un « moi et Françoise Dolto... » !

2. Apertura, *Actualité de la psychanalyse avec l'enfant*, vol. 6, 1991, Springer-Verlag, p. 97.

de « l'encâlinement » régressif. Tout cela appellerait certes des compléments et des développements, dans la mesure où l'on peut y voir en effet un motif essentiel de ce qui anime et inspire la pensée et l'action de Françoise Dolto.

Mais pour l'heure, je voudrais ajouter qu'il y a encore un autre aspect qui nous a fait nous attacher à ses pas, suivre de près ses avancées et son enseignement, du temps (glorieux pour la psychanalyse postfreudienne) de l'École freudienne de Paris : c'est que, sans que nous ayons pu le réaliser dans l'instant – mais nous avons eu de quoi mieux le comprendre depuis... –, Françoise Dolto nous prémunissait (nous, jeunes analystes en formation auprès d'elle) contre – osons dire nous protégeait de – ce qui se mettait en place insidieusement du côté régnant de et dans l'EFP comme dogmatisme, accompagné des effets terrorisants qui inévitablement s'y trouvent liés.

Ce n'est pas dire que, par contraste, Françoise Dolto nous ait accueillis en nous offrant ingénument la bienveillance de sa gentillesse affable ! Car, après tout, elle ne faisait pas forcément non plus dans la rondeur ou la douceur ! Ne serait-ce que par la verdeur de son ton et la liberté de son style, elle avait aussi de quoi « impressionner », sinon effrayer, par sa maîtrise et son autorité. Mais en même temps, ce que l'on trouvait auprès d'elle, ce que j'y ai trouvé, m'a-t-il semblé après coup, de rassérénant, de rassurant et d'enrichissant pour l'esprit et le travail de pensée, c'est qu'elle ne pratiquait pas la langue de bois, cette langue théorique – « terrorique » – qui se déployait et se propageait dans l'EFP, là où le souci dominant était d'y avérer une orthodoxie zélée fidèle à la parole sacralisée du Maître, personne ne pouvant plus parler en son nom propre. Moyennant quoi, Françoise Dolto avait au contraire de quoi permettre davantage de respiration en laissant à sa pensée et à son dire une ouverture qui ne visait pas qu'à la glose, mais libérait pour chacun si possible le cheminement de sa propre inventivité. À quoi s'ajoute le fait que, sans s'aligner sur la « méchanceté » ambiante érigée en réquisit clinique, elle ne s'interdisait pas, semble-t-il, de prétendre viser dans l'analyse le mieux-être du sujet !...

Cependant, là où il est donc question de transmission, il me vient de façon associative un autre trait qui s'ajoute à cette évocation rétrospective forcément sommaire, une nuance qui pourra paraître de portée critique, et qui tient à ce que l'on pourrait dire – c'est à examiner – avoir été comme une sorte d'excès de confiance (!) que Françoise Dolto a pu implicitement nous prodiguer, prodiguer aux jeunes analystes que nous étions, dont elle accompagnait l'initiation et le début d'activité, en nous laissant comme trop facilement accroire par le témoignage de son seul exemple que la psychanalyse d'enfant était en somme chose aisée à la portée de chacun !...

Sans être dupe pour autant de la disparité qu'il pouvait y avoir entre sa relative aisance clinique à elle, dont nous pouvions constater les fulgurances³, et nos balbutiements forcément hésitants, la question peut se poser de savoir si, sur cette lancée, nous n'avons pas été parfois trop prompts à accueillir alors en psychothérapie des enfants redoutablement régressés, constituant des prises en charge forcément délicates et difficiles, encouragés (indûment ?) que nous nous sentions de voir Françoise Dolto s'y aventurer, elle, sans plus d'hésitation, mettant ainsi en acte sa conviction qu'il y a chez tout enfant un sujet qui ne demande qu'à entrer en relation interhumaine. Au psychanalyste d'en être, d'en devenir le bon entendeur...

3. En assistant à la consultation que Françoise Dolto ouvrit aux analystes en formation tout au long de sa carrière à l'hôpital Trousseau (où elle a travaillé de 1940 à 1978).

Peut-être cela a-t-il pu nous abuser – du moins au départ – et nous empêcher de mesurer l’immense difficulté de cette hasardeuse rencontre avec le sujet, et le fait en somme qu’un tel moment d’analyse soit pour un peu quelque chose de : rare... Contentons-nous ici d’en soulever la question.

*
* *

Car je souhaiterais à présent en venir, s’agissant de transmission, à placer mon propos sur un plan d’apparence plus doctrinal, en repartant de comment Françoise Dolto s’est elle-même située dans cette perspective de transmission de la psychanalyse. Autrement dit : comment est-elle entrée dans le mouvement analytique – avant d’en venir à occuper la place de choix que nous savons dorénavant être la sienne – et en soulignant d’ailleurs qu’elle n’y est d’abord guère entrée volontairement, spontanément, mais plutôt poussée par les circonstances, ainsi qu’elle ne cesse de le faire entendre dans son *Autoportrait*⁴.

Nous abordons en somme la question posée de notre position par rapport à la transmission de l’œuvre de Françoise Dolto en la faisant rebondir sur un mode rétroactif, qui implique en tout cas de considérer que ce qu’elle nous a transmis procède nécessairement de la façon dont elle-même s’est « positionnée » en son temps et dans le déroulement de son parcours, par rapport à ce qu’elle a reçu et repris de l’expérience analytique.

Un des aspects majeurs à quoi conduit une telle perspective consiste alors à repérer en particulier ce que Françoise Dolto doit à Freud, ce qu’elle en fait valoir dans ce qu’elle en répercute. Il est vrai que de façon générale, il n’est pas facile de retrouver pour les dégager les références de Françoise Dolto. C’est même l’une des marques de son style – les plus critiques diraient l’un de ses travers – que l’on ne trouve guère dans son œuvre beaucoup de références explicites et circonstanciées à ceux – maîtres ou pairs – vis-à-vis desquels elle se sentirait redevable au point d’en indiquer la source ou d’en citer la provenance. Tout laisse penser plutôt que Françoise Dolto était de ceux (celles !) qui ont suffisamment à dire et à enseigner de par eux-mêmes, en suivant les voies de leur propre lancée de pensée, sans trop s’encombrer du coup d’avoir à marquer ce qu’ils devraient d’emprunt à tel ou tel. Sans doute est-ce là une caractéristique des grands esprits.

Mais il y a ici une exception tenant au fait qu’il est sans doute difficile d’entrer en psychanalyse sans témoigner de ce que l’on doit à Freud ! Et Françoise Dolto n’échappe pas à ce réquisit en faisant toujours à Freud une référence (révérence) appuyée⁵. Cela pourrait d’ailleurs conduire à buter d’emblée sur un aspect épineux de la question s’il s’avérait, comme certains seraient enclins à malignement le faire valoir, que ce qu’elle doit à Freud, c’est justement ce qu’il y a de plus critiquable et contesté de son œuvre – à elle (comme à lui ?) –, c’est-à-dire la référence systématisée aux stades de développement infantile de la libido.

Mais réservant pour l’instant ce point de discussion possible – objet de beaucoup de contresens et de malentendus –, nous voudrions partir d’un point apparemment plus restreint et resserré – mais qui va s’avérer largement significatif – s’agissant de ce que Françoise Dolto prend comme point de départ

4. *Autoportrait d’une psychanalyste*, Le Seuil, 1989.

5. À titre d’exemple, voir *Au jeu du désir*, Le Seuil, 1981, p. 60-62. Une autre exception de même nature renvoie à l’apport initial toujours souligné par Françoise Dolto de ce qu’elle devait à S. Morgenstern.

chez Freud et qui constitue en fait, mine de rien, l'un des éléments qui va caractériser toute la suite de sa trajectoire. Ce sera même une façon de mettre en perspective l'ensemble de son œuvre là où elle s'accompagne, à travers l'expérience de la psychanalyse, d'une conception de ce que c'est que l'humain ⁶.

Ce point de départ que nous voulons ici promouvoir, il n'y a pas grand-peine à l'isoler, même s'il se trouve avoir été plutôt méconnu dans son avènement premier. Il ressortit en effet du pas inaugural accompli par Françoise Dolto tel qu'on peut le repérer dans sa thèse – thèse de médecine de 1939 – un texte auquel elle n'a cessé d'accorder la plus expresse attention et qu'elle a tenu à rééditer – y compris à compte d'auteur – à plusieurs reprises. Que trouvons-nous donc dans cet ouvrage princeps ⁷ qui puisse encore nous intéresser ? Justement, à travers le point que j'ai en vue, rien moins que ce par quoi Françoise Dolto désigne et situe son positionnement freudien. Dans cet ouvrage où, notons-le car c'en est la visée explicite, elle a la prétention de faire percevoir (aux médecins) l'importance clinique et thérapeutique du freudisme, ce qu'elle retient de Freud, pour son propos qui est d'enseignement déjà, ce qu'elle isole comme à ses yeux prévalent dans l'ensemble du corpus freudien, c'est, d'une façon qui ne laisse pas de surprendre, la notion de *complexe de castration*. Cela peut même surprendre doublement. D'une part, par ce que cela suppose à l'époque d'un réel discernement des linéaments de l'œuvre de Freud – où cette notion occupe en effet une place finalement prépondérante (ainsi que Lacan en témoignera lui aussi par la suite). Et d'autre part, par ce que cela peut avoir d'inattendu là où il s'agit de faire de cette notion un thème à ce point prévalent dans la clinique alors naissante avec les enfants.

Cela étant, cette mise en avant de la notion freudienne n'apparaît pas aujourd'hui aussi clairement dans l'édition finale du texte dont nous disposons, parce que, de façon inattendue et surprenante, par le jeu des éditions et rééditions successives – dont, disons-le, on ne comprend pas toujours la logique de réécriture ⁸ –, cette notion de complexe de castration s'est trouvée comme estompée, sinon gommée, par rapport à ce qui était l'importance de sa place initiale dans la première édition de ce travail, où la notion figurait même explicitement dans le sous-titre, modifié par la suite : *Le Complexe de castration. Étude générale. Cas cliniques*.

*
* *

Contentons-nous de souligner que Françoise Dolto part donc dans ce travail inaugural du complexe de castration freudien. Autrement dit, c'est par cette notion qu'elle entend rendre compte de sa clinique (avec les enfants spécialement), appréhender et exposer les voies de sa thérapeutique. Mais si le complexe de castration témoigne ainsi de ce qui est déjà à l'époque sa perspective clinique, il atteste aussi de ce qui est manifestement d'emblée son souci doctrinal et théorique.

Il nous semble en tout cas extrêmement intéressant et important de repérer comment c'est avec et par cette notion-là, notion épineuse du complexe de castration, que Françoise Dolto entre dans le vocabulaire et la pratique qui va être la sienne de la psychanalyse.

6. De façon générale se pose la question de savoir si l'on peut exercer ce métier de psychanalyste sans avoir – loin de toute Weltanschauung – une petite idée, sa petite idée quant à ce qu'est un être humain. Chaque analyste est ainsi porteur d'une « théorie » au moins implicite de l'humain, qui n'est certes pas pour rien dans sa façon de conduire une cure, ce que l'on appelle son contre-transfert, y compris dans ce que cela contrarie du transfert, même si cela le nourrit.

7. *Psychanalyse et pédiatrie*, finalement édité par Le Seuil, 1971.

8. En particulier, il y a eu dans les versions de 1962 et 1964 un important remaniement dont on ne peut pas être sûr qu'il soit supervisé par F. Dolto elle-même et qui modifie sensiblement son texte, conduisant à la version définitive actuelle très différente de la version originelle de 39-40. J'ai évoqué cette question dans le Bulletin des archives F. Dolto, n° 4, janvier 2000.

Certes, pour y voir plus clair et mieux en percevoir l'enjeu, il faudrait pouvoir répondre à deux questions l'une et l'autre considérables. D'abord, qu'est-ce au juste que le complexe de castration pour Freud ? Il n'y a que les dictionnaires pour tenter d'en faire une affaire simple. Et ensuite : à le reprendre ainsi comme point de départ, que va en faire Françoise Dolto ?

On tremble à l'idée de devoir affronter le premier de ce double questionnement, quand on sait comment cette notion, à travers remaniements et réélab-orations successifs, parcourt et traverse toute l'œuvre de Freud, en particulier là où il s'agit de la problématique récurrente de la sexualité féminine⁹. Afin de ne pas succomber à l'effroi, abordons plutôt la chose par le deuxième temps (« doltoïen ») de notre questionnement – non sans penser que cela nous aidera en retour pour le premier. Qu'est-ce que Françoise Dolto reprend donc de cette grande affaire du complexe de castration pour ainsi l'avoir mise en valeur ?

On peut d'abord avoir le sentiment, à relire *Psychanalyse et pédiatrie*¹⁰, que Françoise Dolto ne fait rien d'autre que restituer les formulations freudiennes – qu'elle a à cœur de transmettre pédagogiquement (aux médecins, rappelons-le !) –, qu'elle se contente ainsi de reprendre à son compte les notions puisées chez Freud, en y apportant toutefois une résonance singulière, au point de considérer que c'est par là qu'il convient d'aborder cliniquement ce qui constitue la souffrance chez l'humain. Pour accentuer à peine son parti pris, cela pourrait s'énoncer d'une formule affirmant que ce qui voue l'humain à la névrose, ce qui fait souffrir l'humain névrosé, c'est le complexe de castration ! Ce qui revient à aborder ce fameux complexe à la façon dont il est posé par Freud en effet au titre d'une formation pathologique, susceptible d'effets pathogènes, source de symptômes névrotiques¹¹.

Pour le comprendre, il faut se rappeler d'où provient cette formation du complexe de castration (dont Freud fait la découverte grâce au petit Hans) : de cette idée – soit dit pour parcourir en bref l'articulation plus ou moins rocambolesque que Freud nous déroule¹² –, de cette théorie selon laquelle tous les humains ont un pénis et que si certain(e)s n'en ont pas, cela veut dire que le précieux membre peut être mutilé, autrement dit que le sexe littéralement est coupable...

Ce qui pourrait paraître ainsi n'être qu'une formulation imaginaire fortuite de l'enfant, une production fantasmatique contingente reçoit cependant chez Freud – et la sorte de saut que cela implique mérite assurément d'être souligné – une portée structurelle intrinsèque, celle de manifester ainsi comment, soumis à la menace (justement dite de castration), le sexe se voit d'emblée marqué de culpabilité, par un détour que foment le sujet lui-même, fût-ce avec le concours occasionnel de son environnement adulte (menaçant)... Portée structurelle du complexe de castration – ou faudrait-il mieux dire du fantasme ? – qui est donc présente chez Freud et sur laquelle Lacan ne manquera pas d'insister avec l'ampleur que l'on sait dans son enseignement.

Jusqu'à un certain point, nous l'avons dit, Françoise Dolto paraît reprendre cette découverte freudienne en en trouvant essentiellement la confirmation clinique, même si le lien au complexe de castration n'apparaît pas toujours de façon manifeste et probante dans sa thèse, si ce n'est dans le repérage de la souffrance qu'implique la culpabilité liée au désir (sexuel). Elle en vient cependant à modifier quelque peu les données freudiennes de départ, moyennant ce qu'implique justement la mise en avant de sa clinique singulière avec

9. Et sans pouvoir méconnaître tout le formidable travail de reprise que Lacan lui-même a accompli quant à cette même notion !

10. Ce qui n'est pas, disons-le, une lecture facile, rendue plus âpre encore par les interférences que nous avons dites entre les différentes rééditions successives.

11. Quelle que puisse en être pourtant à terme la valeur structurante, ainsi que le relève Laplanche et Pontalis dans leur *Vocabulaire*, p. 73.

12. Ainsi dans l'article sur « Les théories sexuelles infantiles » (1908) publié dans *La Vie sexuelle*, PUF, 1969, p. 19-20.

les enfants. Ce que manifeste ainsi cette clinique au regard de la libido – du désir – a pour effet de recaler, de replacer le ressort du complexe de castration par rapport à ce dont témoignent les enfants comme problématique typique quant à leur inscription désirante et qui tient à la peur, laquelle en reçoit pour le coup une valeur clinique d'une portée fondamentale.

Je préfère le dire ainsi – en isolant cette catégorie de la peur –, ce qui me paraît laisser davantage d'ouverture à la phénoménologie de l'expérience clinique sans trop vite refermer la chose sur des termes supposés mieux balisés et formalisés qui sont ceux de la phobie (cas de Hans) et de l'angoisse. La peur nous paraît spontanément une façon plus opportune d'au moins décrire ce que manifeste à cet égard l'enfant tel que nous y avons affaire dans la clinique, et tel que lui-même nous l'exprime à l'occasion, par exemple à propos de ses cauchemars.

Le complexe de castration devient ainsi pour Françoise Dolto le moyen de reprendre théoriquement – à partir de tout le matériel clinique qu'elle amène dans *Psychanalyse et pédiatrie* – ce qui fait que l'enfant peut se trouver à associer désir et peur, au point de laisser penser, si l'on s'en tient à la généralité du symptôme, que l'enfant a peur du désir !... De sorte qu'il faudra bien convenir, que l'on appelle cela éducation ou pas – c'est l'un des ressorts de ce qu'implique le complexe de castration –, que l'enfant aura en quelque sorte à être apprivoisé, apaisé quant au désir, à ce désir susceptible sinon de se présenter d'abord à lui – mais pourquoi ? – dans le registre de la peur (dont la castration pénienne ne serait en somme que l'illustration freudienne élective, le fantasme primordial hypostasié par Freud).

Il nous faut insister sur ce qui apparaît ainsi dès *Psychanalyse et pédiatrie*, car cela nous fait toucher du doigt des catégories phénoménologiques majeures pour Françoise Dolto. On ne saurait, à partir de là, s'étonner par exemple de l'importance qu'elle va accorder par la suite à la phobie ¹³, au point d'en faire une possible voie d'entrée dans la psychose (infantile). Il en va de même pour la culpabilité : ce sont là des catégories par lesquelles Françoise Dolto aborde cliniquement et rend compte des impasses du désir chez l'humain, et donc d'abord chez l'enfant ¹⁴.

*
* *
*

13. Cf. notre exposé aux journées de Bordeaux du CFRP, *Esquisses psychanalytiques*, n° 21, septembre 1994.

14. Notons tout de même au passage que le terme de désir, qui va être par la suite pleinement « incorporé » par F. Dolto pour rendre compte de cette expérience clinique, n'est pas encore présent dans le vocabulaire de *Psychanalyse et pédiatrie*. Sans doute est-ce l'un des endroits où situer chez elle l'apport conceptuel de Lacan.

Donc, jusqu'à ce point, on pourrait dire que Françoise Dolto retrouve la même phénoménologie clinique que celle suscitée chez Freud par l'appellation conceptuelle de complexe de castration. À cette étape, c'est à peine si elle se démarque de la référence freudienne dont elle paraît plutôt retrouver et confirmer la pertinence par l'observation directe de l'enfant.

Il nous faut pourtant tenter de faire apercevoir à présent de quelle façon, insensiblement, Françoise Dolto – sans peut-être s'en aviser elle-même – va en venir à donner une tout autre tournure à cette problématique générale dite du complexe de castration, en en fournissant une description qui s'écarte alors (il faudra dire en quoi) du modèle freudien, du moins dans son cadrage premier.

Nous avons vu comment chez Freud, on peut dire que l'avènement du complexe de castration est introduit d'une façon qui peut sembler anecdotique,

sinon contingente, sur le mode d'une production fantasmatique singulière. Et pourtant, c'est tout le paradoxe, Freud entend y donner également une valeur intrinsèque à portée structurante. Il en fait donc d'un côté une donnée pathogène, mais en même temps c'est ce par quoi, comme on sait, il est mis un terme résolutif (chez le garçon) à ce qui est sinon l'impasse œdipienne. En effet, il faut que le garçon « fasse son complexe de castration » pour sortir favorablement de l'Œdipe et sauvegarder sa virilité. Mais comment se prémunit-il alors des effets délétères dudit complexe de castration si c'est la seule issue qui pourtant lui est offerte pour sortir de, résoudre et dissoudre son Œdipe ? ! Contentons-nous pour le moment de faire état de ces rudes questions auxquelles Freud nous confronte.

Car ce qui nous importe ici, c'est de repérer et de dégager comment, dès ce travail précoce de thèse où elle semble pour un peu reprendre son Freud en élève appliquée, Françoise Dolto n'en situe pas moins subrepticement les enjeux de cette affaire de castration d'une manière qui va devenir tout autre (ou tout Autre ! ?). Le premier temps de cette subtile relecture apparaît avec la surprise de découvrir comment elle amène d'autorité dans cet écrit une sorte de caractérisation singulière (qui semble n'appartenir qu'à elle) du complexe de castration et qui nous présente ce complexe comme l'effet de la conflictualité principielle entre la pulsion et l'interdit¹⁵. On est donc bien loin de l'introduction qui était celle de Freud situant le complexe dans une efflorescence du fantasme singulier, fût-il dit originaire et du même coup prétendument universel. Ou du moins, de la façon dont Françoise Dolto situe la problématique comme étant celle, structurelle, du conflit, on a plutôt l'impression qu'elle va dans le sens d'accentuer d'emblée la perspective de structure et de structuration qui est beaucoup plus difficile et laborieuse dans le cheminement de Freud.

Et cependant, cela introduit une autre nuance qui n'est pas mince par rapport à la façon dont les choses se sont trouvées posées par Freud – où il va s'agir de bout en bout chez lui de la sorte « d'erreur » dans laquelle s'enferme l'enfant : un seul sexe (masculin ou châtré). Sans doute, dira-t-on, dans les deux cas – chez Françoise Dolto comme chez Freud –, il y a de l'adulte qui intervient. Mais chez Freud, c'est un adulte menaçant qui attise, voire suscite et renforce, les effets de crainte et de peur et qui de fait se trouve être un agent décisif dans l'orchestration de la dramaturgie du complexe de castration, là où Françoise Dolto fait de cet adulte comme Autre un pôle interdictif, ce qui est assurément tout différent car cela indique la marque d'un processus d'humanisation¹⁶.

À ce stade, on pourrait donc simplement opposer les deux perspectives de Freud et Dolto en disant qu'elles correspondent en somme à deux typologies contrastées de l'adulte, de l'Autre auquel l'enfant a affaire. L'adulte de Freud, dirons-nous, est un adulte qui menace (de le « couper ») ou qui du moins entérine à sa façon les productions imaginaires fomentées par l'enfant à ce niveau. Là où l'adulte de Dolto – tel que du moins elle le préconise, ainsi qu'elle ne cessera d'en propager le message – est un adulte qui amène à l'enfant – par l'interdit structurant – le secours de la symbolisation parlée.

C'est par cette sorte d'antagonisme – par quoi les enfants de l'ère Dolto n'ont en somme pas les mêmes parents que ceux de l'ère Freud ! – que nous pouvons mettre à plat la façon dont Françoise Dolto va faire fonctionner les

15. Cf. *Psychanalyse et pédiatrie, op. cit.*, p. 19-20.

16. Au sens de l'« entre-dit » tel que l'articule aujourd'hui D. Vasse.

choses autrement, y compris pour ouvrir quelque espoir thérapeutique et préventif, là où Freud, lui, ne nous laisse guère envisager comment l'humain pourrait échapper à cette peur « invétérée » de la castration. Et l'on sait que Freud en fera effectivement un roc terminal sur lequel lui-même et la psychanalyse viendraient irréductiblement buter.

En même temps, côté Dolto, tout n'est pas absolument acquis d'emblée de sa positive divergence d'avec Freud. Il y faut encore tout un temps de dialectique. Ainsi peut-on relever toute une série de formulations de sa thèse qui laissent entendre que toute cette problématique de la castration – isolée à l'occasion comme angoisse de castration¹⁷ – a quelque chose d'inéluctable, d'obligé. Comme si, là où un sujet désire, il était forcément condamné à pâtir des affres du complexe de castration avec tout le cortège inévitable de culpabilité et d'autopunition dont il s'accompagne. Et pour un peu, les cas cliniques que cite Dolto à l'appui de sa thèse semblent être invoqués pour justifier ce point de vue. Lequel irait donc dans le même sens que Freud, faisant du complexe de castration une sorte de passage obligé, si ce n'est une phase.

Mais ce n'est là qu'un temps d'accord relatif entre eux, avant que la dialectique les disjoigne pour de bon, si l'on considère en effet que l'on pourrait caractériser la position de Françoise Dolto comme tenant justement au fait que pour elle, les affres du complexe de castration – tels que les systématisés Freud – n'ont rien d'inéluctable ou de nécessaire, et sont à l'inverse tout à fait évitables si l'on y prend garde comme il convient.

Car même si pendant un temps, Françoise Dolto semble reprendre le terme de castration dans le même sens attentatoire et blessant, coupant (!) que forge Freud¹⁸, ce à quoi elle ouvre pourtant d'emblée, c'est qu'en effet rien de ce pathos de meurtrissure castratrice imaginée n'est inéluctable – comme cela pouvait sembler à la lecture de Freud –, cela ne l'est pas si l'interdit produit son effet sublimatoire d'introduire à la symbolique pacifiante.

C'est bien en quoi, au total, la castration rencontre ici une sorte de complet renversement de sa valeur. Ou plutôt, et c'est la portée considérable que nous croyons pouvoir discerner dès ce texte premier de *Psychanalyse et pédiatrie*, c'est comment l'on y passe de ce qu'est le complexe de castration freudien, dont nous avons situé la valeur pathogénique (d'abord reprise par Françoise Dolto) avec tout son cortège d'impasses phobiques et/ou culpabilisées, à la castration au sens doltoïen du terme, qui va en advenir comme l'antithèse (du sens freudien), pour autant qu'elle est en somme ce par quoi il est justement fait opposition aux effets autrement délétères du complexe de castration. Dès lors, la castration va prendre progressivement chez Françoise Dolto le sens qu'elle dira finalement de *castration symboligène*¹⁹.

Et l'on repère très précisément dans son texte de 1939 sans que nous puissions en suivre ici tous les linéaments, mais pour autant que la castration y est déjà connotée – ce sera évidemment plus net par la suite, en lien avec la théorie de l'image inconsciente du corps – comme ordonnant ce qui fait passer d'un temps libidinal d'érogénéité (stade freudien) à un autre dans le sens d'une ascension dynamisante et promotionnante du sujet. Loin du complexe de castration qui jusqu'à un certain point enferme, confine le sujet dans la terreur, le confronte du moins à une première approche terrifiée du désir, la castration doltoïenne en advient par contraste comme étant plutôt ce qui va ouvrir à l'asomption subjectivante et libératoire du désir.

17. Puisque à cette étape Françoise Dolto entend même accentuer une différence de nature (topique) entre angoisse de castration et complexe de castration.

18. Plus tard, elle préférera faire la distinction avec la mutilation.

19. Et l'on est tenté de dire : bien avant la castration symbolique de Lacan ! (?)

Et cela, encore une fois, est perceptible et présent dès ce livre premier de *Psychanalyse et pédiatrie*, où l'on voit se mettre en place – il est remarquable que ce soit donc d'emblée – ce qui va être la perspective proprement doltoïenne de soutien et de relance du désir moyennant l'interdit, s'il est ce qui permet d'aborder le fait du désir autrement que par la peur et les atermoiements. Si l'on osait, on dirait volontiers, toutes proportions gardées, que cela place Françoise Dolto, qui empêche cet accomplissement imaginé de la mutilation, du côté de l'ange qui arrête le bras du patriarche s'appêtant à sacrifier son enfant !... Et ce, pour signifier que le sacrifice, la castration est d'un autre ordre qu'accompli dans et par l'imaginaire (le fantasme).

Par ce saut qui a, selon nous, valeur d'un renversement, on peut dire que Françoise Dolto en vient à caractériser *la* castration au titre d'un opérateur. C'est ce qui permettra de parler de castration orale, anale, etc., là où Freud s'entient à la dominante exclusivement pénienne du terme (dont Lacan s'efforcera de dégager la catégorie signifiante du phallus). Chez Françoise Dolto et par elle, cela devient un opérateur, ce qui permet de dire *la* castration, ce qui justement n'est pas comme telle une appellation conceptuelle freudienne. On peut même préciser qu'il va s'agir d'un opérateur de positivité, de positivité pour le psychisme (sa constitution, sa construction, sa maturation). C'est-à-dire qu'en inventant *la* castration, Françoise Dolto dégage ce qui est le moyen d'échapper au complexe.

Inutile de dire combien tout cela exigerait d'approfondissements, pour reprendre déjà sur ces points sensibles le détail du texte de Freud dans ses cheminement ardu. Et de même faudrait-il suivre l'avancée de l'œuvre de Françoise Dolto pour ne pas risquer de donner l'impression que l'on saute de 1939 à 1984 – c'est-à-dire lorsque la formalisation de l'image du corps s'accompagne d'une explicitation des castrations symboligènes²⁰.

C'est ce qui rend si important et précieux de retracer rétrospectivement ce qui oriente d'emblée la démarche de Françoise Dolto, dans un sens qui ne fera que se confirmer par la suite, y compris dans le nouage avec le message chrétien, d'une reconnaissance de la valeur du désir, loin de sa culpabilisation toujours possible.

Si Françoise Dolto part du complexe de castration, c'est pour autant qu'il représente chez Freud la façon dont le désir est abordé sur un mode coupable, de peur culpabilisée qui fait le lit de la phobie et engendre les impasses névrotiques. Mais là où Freud en fait un roc – avec du coup la note de désespoir dont il ne se départit guère –, Françoise Dolto vient plutôt signaler, annoncer la bonne nouvelle de comment sur cette pierre élever une autre échelle, une autre voie du désir humain, en lui évitant les impasses délétères et mortifères.

Elle n'aura de cesse – à la lumière, il est vrai, des écritures évangéliques – de dénoncer par son propos comme en son action ces impasses ravageantes et destructrices que sont la peur et la culpabilité. Et l'on a vu ici en quoi cela passe par ce pas de deux vis-à-vis de Freud – qui n'est pas sciemment relevé ni délibérément souligné –, mais que constitue la sorte de retournement sémantique dont la castration est le support et devient le vecteur.

Pas de quoi être surpris sur cette base que Françoise Dolto ait pourfendu avec une violence particulière le détournement qu'à son sens l'Église chrétienne a fait subir au message du Christ, en en faisant, *a contrario* de ce qui en constitue l'essence désirante, un message aberrant de culpabilisation, de

20. Françoise Dolto, *L'Image inconsciente du corps*, Le Seuil, 1984, p. 78 et suiv.

condamnation obscurantiste ou idéaliste du désir et du corps. Toute la perspective de Françoise Dolto s'inscrit là en faux contre cette véritable dégradation, par l'institution, de l'action du Christ dans la parole évangélique.

Sur le roc du complexe de castration, Françoise Dolto pose la première pierre de ce qui nous permet d'envisager le désir autrement qu'à travers la plainte apeurée qui nous saisit au ventre. Pas étonnant alors que sur sa dernière pierre à elle, elle ait insisté pour laisser, comme indice de tout ce qui en effet résume au mieux le sens de son œuvre dans l'esprit qui l'animait : « N'ayez pas peur ²¹ ! »

C'est ce à quoi se résumait pour elle ce que la psychanalyse lui avait enseigné ou confirmé, et donc la parole qu'elle avait à inscrire pour la transmettre à chacun.

Puissions-nous l'entendre à sa juste hauteur.

21. Jean, VI, 20.